ARMAND SILVESTRE

Le NU au Salon

(Champs-Élysées).



CHAMPS-ÉLYSÉES

23e VOLUME DE LA COLLECTION

PARIS
E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
53TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53TER
1897

$25.-

Le NU

AU

SALON DE 1897

(Champs-Elysées)

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie
23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

ARMAND SILVESTRE

LE NU

AU

SALON de 1897 (Champs-Elysées)

ILLUSTRÉ PAR TOMAZKIEWITZ



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53 ter
1897

A SILVAIN

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Je te dédie, mon cher Silvain, ce volume de mes NUS AU SALON, *lequel est, par exception, écrit tout entier en vers par ta propre main, parce que tu es mon ami et l'ami des poètes.*

L'ayant consacré au culte de la Beauté, dans son expression artistique la plus haute et la plus chaste, suivant la conception grecque, tu me permettras de reporter une partie de mon hommage aux pieds de la noble tragédienne qui te seconde dans la recherche de l'Idéal et du Beau.

ARMAND SILVESTRE

AVRIL 1897.


TABLE DES MATIÈRES







RIBERA

LANGUEUR

O toi dont la langueur nous verse
Quelque poison subtil au cœur,
Ecoute, ô rêveuse perverse,
La chanson de l'amant sous ton rire moqueur.

— « Ta bouche a des saveurs de mûre,
L'âpre goût des fruits du chemin
Vers qui le passant tend la main,
Avant que la vigne soit mûre.

« Qui se saoule de ce butin
Tremblera bientôt sous les fièvres :
Sa pourpre amère laisse aux lèvres,
Une soif que plus rien n'éteint.

« La soif qui me brûle est pareille,
Et l'ayant prise à ton baiser,
Fou ! je cherche pour l'apaiser
Ta bouche sauvage et vermeille.

« C'est l'odeur chaude de tes seins,
Qui me pénètre, qui m'emporte,
Qui, d'un vol de rêves malsains,
Me poursuit par delà ta porte.

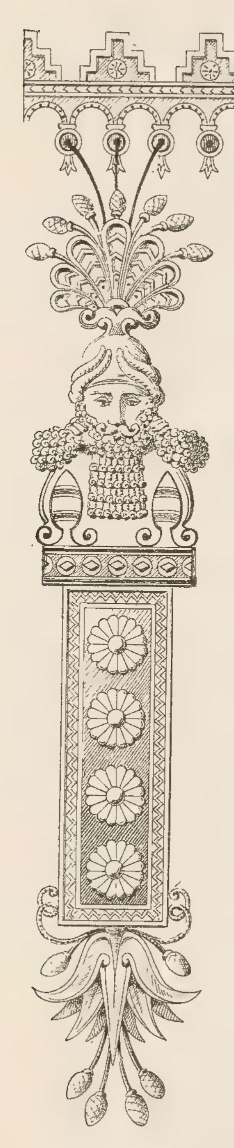
« Je respire et je te revois.
Dans mon souffle à moi revenue :
Mcn oreille guette ta voix
Et mes mains cherchent ta chair nue.

« Parfum de la Femme ! ô poison
Subtil qui nous vient de son âme,
Et, sur notre vaine raison,
Prolonge son pouvoir infâme ! »

« Sein de la Femme où l'on aspire,
Enfant la vie, homme la mort.
Oh toi, le meilleur et le pire
Des biens dont le désir nous mord ;

« Colline où mûrit la vendange
De nos désirs jeunes et vieux,
Forme auguste que rien ne change,
Coupe immortelle des aïeux.

« Je t'adore, ô sein de la femme,
Et je te baise avec ferveur,
Sentant monter jusqu'à mon âme
Ta fauve et mortelle saveur ! »



Mlle HOUSSAY

UNE SUIVANTE DE DIANE

I

Comme une floraison de lis,
Monte des horizons pâles,
Une Aube aux langueurs d'amoureuse.
Devant ses appas nonchalants,
Le rideau des nuages blancs
S'ouvre et son lit d'azur se creuse.

Les collines, sous ses beaux seins,
Se frangent, moelleux coussins,
D'une vapeur de mousseline ;
Et sur l'oreiller que lui font
Les brumes, au duvet profond,
Sa tête se pâme et s'incline.

Pâle amoureuse du soleil,
Voici que ton époux vermeil
Bondit, superbe, de sa couche,
Et que tu t'enfuis du ciel bleu.
Car son premier baiser de feu
A brûlé ton âme à sa bouche.

II

Avant que, dans l'herbe mouillée,
Traversant ce noble décor,
Et répondant sous la feuillée
A l'appel grandissant du cor,

Sur les pas de la chasseresse
Divine, on te voie accourir,
Ecoute le chant de tendresse
De qui, pour Toi, voudrait mourir :

— « Comme le vol d'une hirondelle,
Sur un ciel d'Aube aux blancs rideaux,
Double, en passant, une ombre d'aile,
Se dessinent tes noirs bandeaux.

« Leur ombre jumelle se joue,
Sur le ciel de ton front qui luit,
Et, jusqu'aux roses de ta joue,
De sa corolle étend la Nuit.

« Avant que l'Hiver n'effarouche
L'oiseau fidèle, si tu veux,
Je poserai longtemps ma bouche
Au sombre azur de tes cheveux. »









GERVAIS

TITANIA

A quoi bon chanter, ô Poète,
Le mal divin de l'infini ?
Dépose ta lyre muette
Aux pieds de Midas rajeuni.

Sache contempler, sans colère,
Ce siècle de gloire larron,
Et tends le laurier séculaire
Aux naseaux gris d'Aliboron.

Ce n'est plus le chardon qu'il broute,
Mais la couronne des héros,
Et les roses que, sur sa route,
Cueillait jadis l'enfant Eros.

Raffermis ton cœur et contemple,
Sur la toile aux tons éclatants,
La Beauté qui donne l'exemple
A tous les sots de tous les temps.

C'est Titania, la farouche
A qui, lyre en main, l'abordait
Et qui, de sa divine bouche
Garde la fleur pour un baudet.

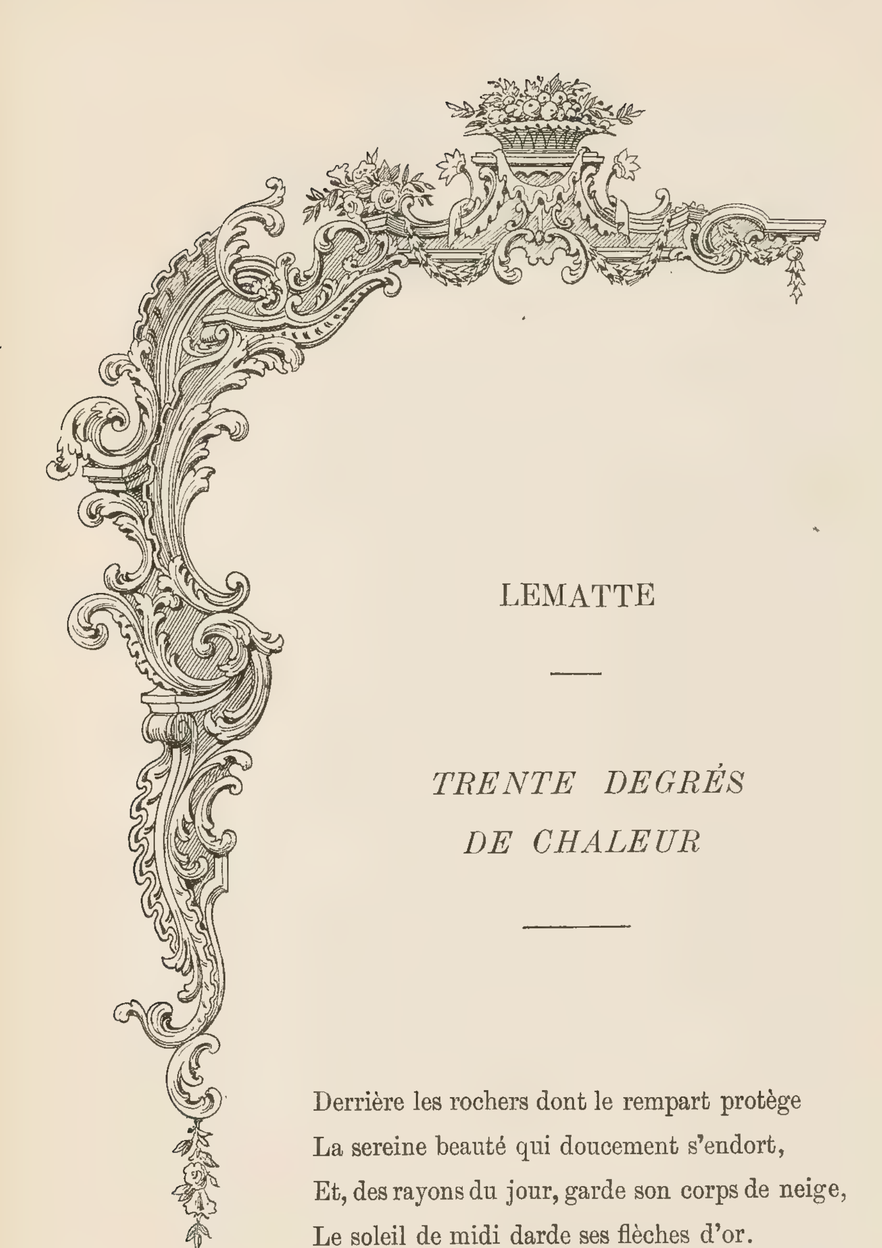
Autour d'Elle rien ne s'indigne ;
Ses compagnes tranquillement,
De leurs corps aux blancheurs de cygne,
Font les honneurs au firmament.

Aucune révolte des choses
Devant cet étonnant tableau :
Aucun murmure au cœur des roses ;
Aucune plainte au sein des eaux.

Aucun roseau d'émoi ne tremble.
Le rossignol se tait aussi.
A ce calme de tous, il semble
Que tout soit pour le mieux ainsi.

Ah ! combien tu fus sage, Orphée,
Livrant aux Ménades en chœur,
Ironique et sanglant trophée,
Ta lyre brisée et ton cœur !

— Ne chante plus pour les profanes,
Poète qui ne peut guérir.
Comme Orphée, il vaut mieux mourir
Que d'avoir pour rivaux des ânes !



LEMATTE

TRENTE DEGRÉS DE CHALEUR

Derrière les rochers dont le rempart protège
La sereine beauté qui doucement s'endort,
Et, des rayons du jour, garde son corps de neige,
Le soleil de midi darde ses flèches d'or.

Languissamment couchée à la tiédeur de l'ombre,
A la brise lointaine ouvrant ses beaux bras nus,
Elle rêve de fleurs et d'amants inconnus
Qui viennent la baiser au front, sur son lit sombre.

Seule, dans l'air muet, troublant l'immensité
Chante, aux oliviers gris, l'innombrable cigale.
— Sous les grands cieux baignés d'une lumière égale,
Écoutez la chanson divine de l'Été :

— Voici que l'or vivant des blés
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la lumière est en fête.
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout, en flots divins, s'épanche la clarté.
Gloire à l'Été !

— Sous la morsure des soleils,
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans la pourpre des fruits vermeils.

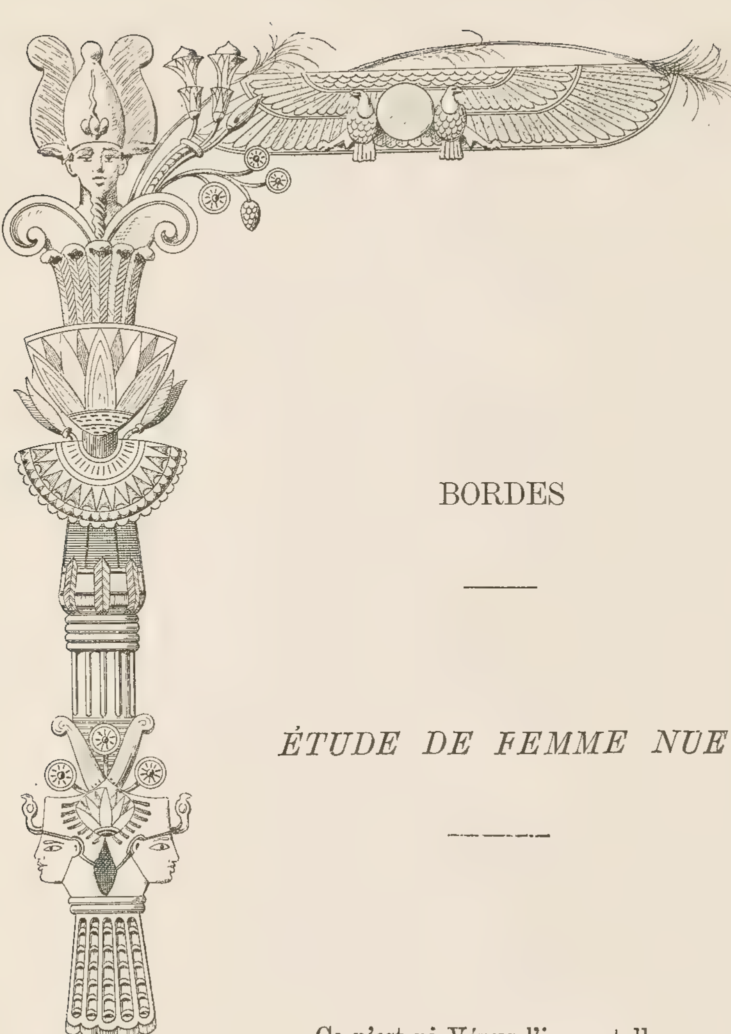
Partout, dans les bois, dans la plaine,
La Vie a débordé comme une coupe pleine
Et le sang de la Terre a, vers les Cieux, monté !
Gloire à l'Été !

Sous les Midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser, dans l'espace,
S'échange de la terre aux cieux.
De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde :
En elle est la lumière et la fertilité.
Gloire à l'Été !









BORDES

ÉTUDE DE FEMME NUE

Ce n'est ni Vénus l'immortelle,
Ni Proserpine, ni Junon,
Et ni Xeucis, ni Praxytèle
N'immortalisèrent son nom.

Et, bien que, sans doute exilée
De quelque Olympe radieux,
Elle ne fût jamais mêlée
A l'histoire auguste des Dieux

Ce n'est Léda, non plus qu'Alcmène
Que des Dieux aimèrent jadis,
Et dont la grâce surhumaine
Charmait les mortels interdits.

Bien qu'aucun faste ne décore
Sa race, dans l'antiquité,
C'est la Femme ! et c'est plus encore !
Car c'est l'immortelle Beauté.

Car, tandis que l'œuvre des âges
Partout use, brise et corrompt,
Des beaux corps et des doux visages
La grâce a bravé leur affront.

Car, par une étrange merveille,
Par quelque miracle éclatant,
Ta splendeur, Femme, t'appareille
Aux nobles Déesses d'antan.

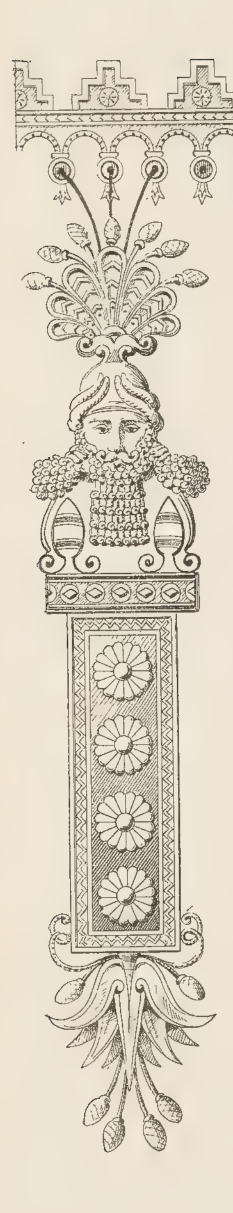
Douce comme elles, tu te penches,
Déployant, sous nos yeux tremblants,
L'ampleur robuste de tes hanches
Et le marbre pur de tes flancs,

Et l'orgueil de tes cuisses nues,
Et l'ombre de ton col nerveux,
Et, sur tes épaules charnues
L'ombre épaisse de tes cheveux.

Car c'est par l'image divine
Des mythologiques appas
Qu'en toi, la grâce se devine
De tout ce qui n'apparaît pas.

Du monde immortelle merveille,
Des âges miracle éclatant,
Ta splendeur, Femme, t'appareille
Aux nobles Déesses d'antan.





BAUDRY-VAILLANT

REPOS AU BOIS

Dans l'or du soleil qui décline
Et parmi les fleurs du gazon,
Dénouant sa lourde toison,
Elle étend sa grâce caline.

Comme le soleil et les fleurs,
De sa beauté seule vêtue,
Elle aurait l'air d'une statue,
N'était l'éclat de ses couleurs.

Tout, autour d'Elle, se recueille
Comme dans un temple discret,
Et le grand bruit de la forêt
Meurt aux pointes de chaque feuille.

Vers le clair velours de sa chair,
Les beaux lis tendent leurs calices,
Et c'est un souffle de délices
Qui, de ses flancs, monte dans l'air.

Autour de sa bouche vermeille,
Traversant l'air de blancs sillons,
Tourne le vol des papillons
N'ayant jamais vu fleur pareille.

Et c'est comme un parfum d'encens,
Bercé de musiques très douces,
Qui, vers Elle, monte des mousses
Chargé de rêves caressants.

Très nonchalante, blanche et rose,
L'œil perdu dans le firmament,
Elle savoure lentement
Cette rumeur d'apothéose.

Consciente de sa beauté,
Et sûre de sa grâce insigne,
Elle attend quelque divin Cygne,
Messager d'immortalité,

Qui, comme en la fable Romaine
Et devant qui le temps céda,
Porte à la nouvelle Léda,
Quelque caresse surhumaine !









MAURICE DUVAL

VISION
DE LA DERNIÈRE HEURE

Quand le vol de l'heure dernière
Sur le cadran se posera,
Et que sa voix délivrera
L'Ame trop longtemps prisonnière ;

Lorsque le temps n'ouvrira plus,
Pour moi, la porte d'une aurore,
Que sur mes pas viendra se clore
Le cycle des jours révolus;

Je veux qu'une dernière ronde
Fasse passer, devant mes yeux,
Les fronts charmants, les fronts joyeux
Qui furent ma joie en ce monde;

Les doux fantômes réveillés
De mes tendresses abolies,
Par les adieux d'antan pâlies,
Dans les mains des lis effeuillés;

Et que m'effleure, d'un coup d'ailes
Qui me mette un frisson au cœur,
Le cher et voluptueux chœur
De mes maîtresses infidèles.

Toutes ensemble je les veux
Tournant, et les mains enlacées,
Mêlant, par le rythme poussées,
L'or et la nuit de leurs cheveux :

Et celle qui vint la première,
Mettre une blessure à mon flanc,
Et, me révêlant son corps blanc,
Apprit à mes yeux la lumière :

Et celle dont le regard clair
Me fit la plus large blessure ;
Et celle de qui la morsure
Jusqu'aux os déchira ma chair ;

Et les douces et les cruelles,
Et les franches et les sans foi,
Celles dont j'ai subi la loi,
Pour cela qu'elles étaient belles.

Sur l'aile d'un dernier baiser
Fuira mon âme prisonnière,
Quand le vol de l'heure dernière
Au cadran viendra se poser.





FANTIN-LATOUR

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

Le Saint, sous sa lourde cagoule
Enfouit son chef, cependant,
Qu'autour de lui, dans l'air ardent,
Des Péchés s'agite la houle ;

Et que, pour troubler sa raison,
Dans l'air plein de vagues caresses,
Les sept Voluptés charmeresses
Distillent un obscur poison.

Seins nus et la chair palpitante,
Autour de l'ascète rêvant,
Leurs beaux bras dénoués au vent,
Esquissent le geste qui tente.

C'est l'Ivresse, sa coupe en main ;
C'est l'Orgueil dont le front flamboye ;
C'est la Luxure de la joie,
Aux amants, montrant le chemin ;

Qui toutes, de l'enfer venues
Pour tenter le saint renfrogné,
Dans le bois d'amour imprégné,
Font resplendir leurs formes nues.

Oh ! les beaux torses radieux ;
Et les belles gorges fleuries,
Et les nobles filles pétries
A l'image des anciens Dieux !

C'est, ressuscitant la merveille
Auguste des mythes païens,
Honneur des cultes anciens,
L'Olympe antique qui s'éveille !

— Mais l'anachorète éperdu,
Implorant l'ange qui délivre,
Demeure penché sur son livre
Dans sa barbe blanche perdu.

Pauvre moine, ouvre donc l'oreille
A ces chants divins et maudits !
Crois-moi, ton maigre Paradis
N'a pas de musique pareille.

Il n'est qu'un séjour enchanté
Que, dans cette existence brève,
Doive poursuivre notre rêve :
Le ciel où fleurit la Beauté !









GUILLONNET

REPOS

I

Quand le sommeil, ô Femme, a fermé ta paupière,
Quand, la beauté gardant tes formes de l'affront,
Ton beau corps est inerte et sourd comme la pierre,
Qui sait quel rêve obscur habite sous ton front ?

Dans l'immobilité que le repos t'apporte,
Quel flux monte à ton cœur en secret agité,
Et quel torrent de vie, ô mensongère morte,
Sourdit et trouble, en toi, notre tranquilité ?

Car l'inconnu nous hante en ta grâce endormie,
Toi dont le cœur changeant est à l'onde pareil,
Dont la beauté nous est l'immortelle ennemie —
Et c'est pourquoi j'ai peur, Femme, de ton sommeil !

II

Car souvent, — j'en frémis — quand sur ta lèvre infâme,
J'ai bu, dans un sanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détresse immense prend mon âme,
O toi pour qui je meurs, tu dors à mes côtés !

L'ombre épaisse envahit tes sereines beautés,
Et jusque sous tes cils, éteint des yeux de flamme.
Ton souffle égal et lent fait comme un bruit de rame,
C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Repose sans remords, ô cruelle maîtresse!
Ignore, dans mes bras, les pleurs de ma caresse ;
Car tu n'es pas ma sœur, cœur à peine vivant.

Mais, quand la Nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des Dieux pour les choses flétries,
Te rend, sous mes baisers, le sommeil des enfants?

III

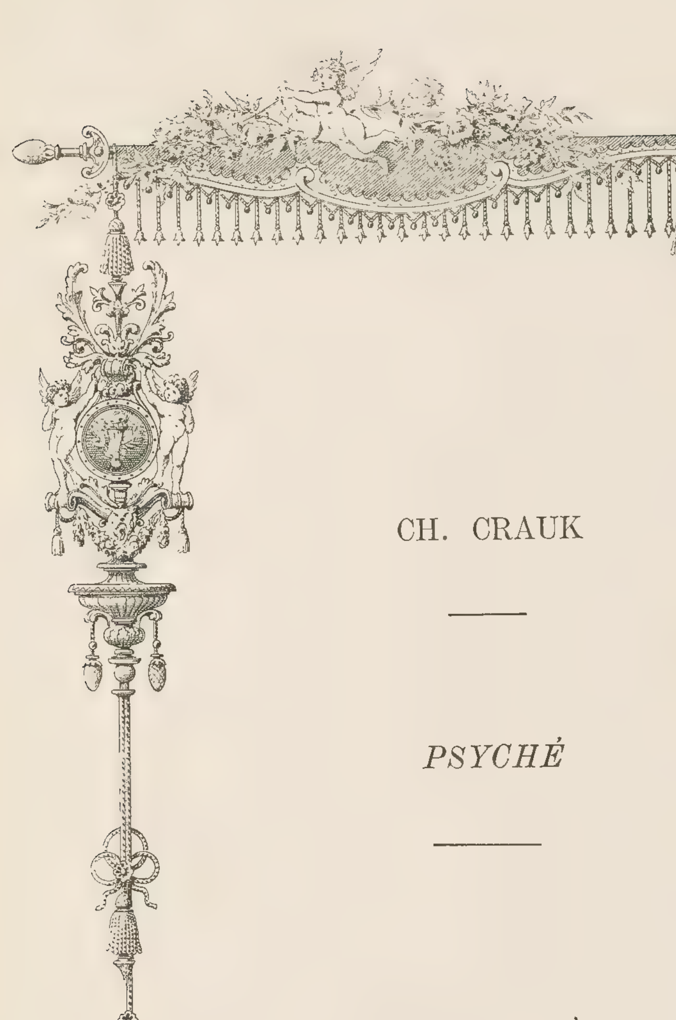
Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

Sous ton front, où la Nuit s'épanche, solennelle,
L'Infini creuse-t-il d'implacables sillons,
Et, quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu Femme ?
Un songe berce-t-il dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose ?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause...
— Tu dois aimer en rêve ou tu ne vivrais pas !





CH. CRAUK

PSYCHÉ

O sœur cadette de notre Ève,
Avant son radieux péché,
Dis-moi ce qui charme ton rêve,
Psyché !

Quel point lumineux dans l'espace
Attire ainsi ton regard clair ?
Est-ce le papillon qui passe
Dans l'air ?

Est-ce la rose à peine ouverte
Sous les baisers du jour levant,
Que berce, sur sa tige verte
Le vent ?

Est-ce la source qui reflète,
Dans ses eaux au calme miroir,
La pourpre lente et violette
Du soir ?

Pour qu'ainsi ton regard, sans trève,
Sur l'horizon reste penchée,
Dis-moi ce qui charme ton rêve,
Psyché !

Sans regarder dans l'étendue,
Tends-tu l'oreille, sans témoin.
A quelque musique perdue
Au loin ?

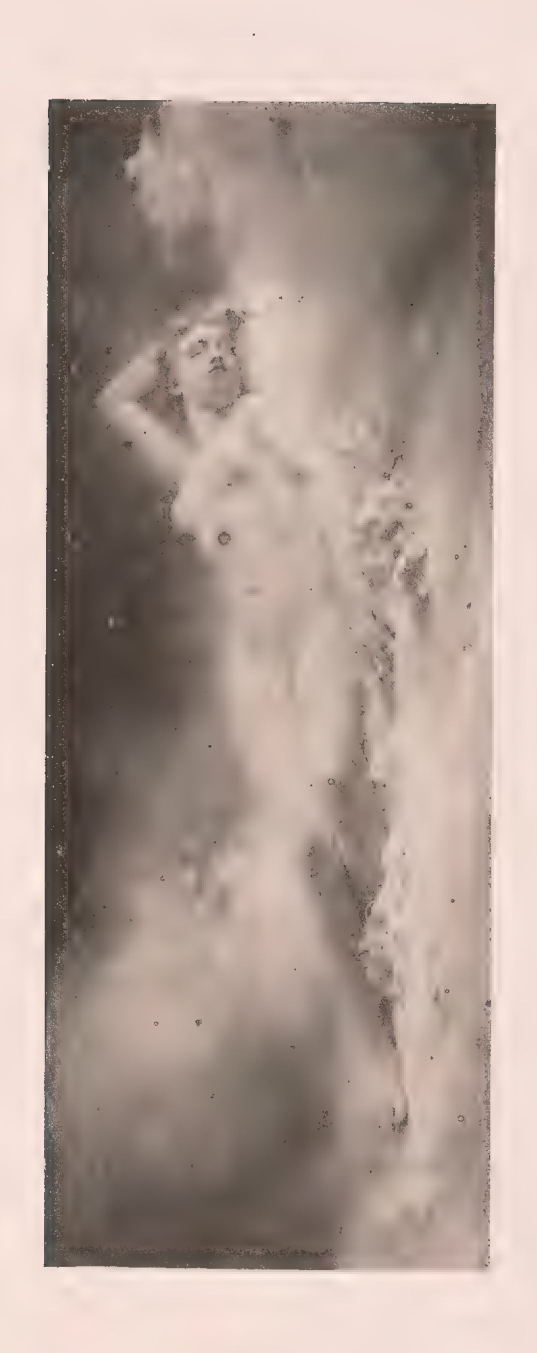
Si claire, si pure et si tendre
Que d'un Dieu caché sous les bois,
En l'écoutant, on croit entendre
La voix ?

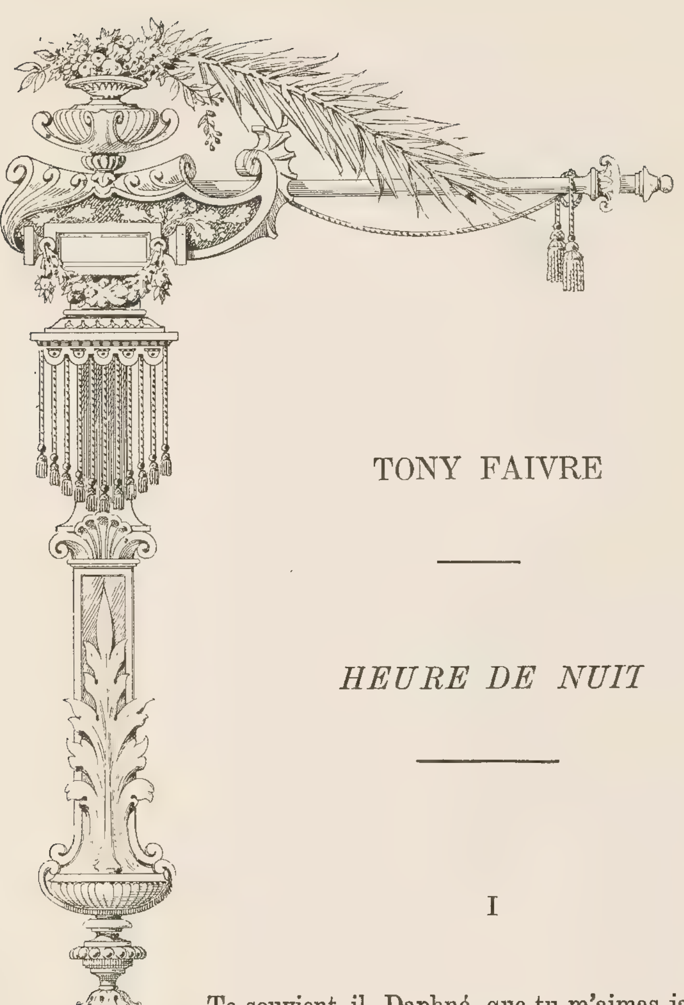
Si subtile qu'elle fait naître
Partout un sentiment vainqueur,
Et, comme une flèche pénètre
Au cœur ?

C'est l'aube auguste qui se lève,
C'est le Dieu, dans ton ciel, caché,
C'est l'Amour qui charme ton rêve,
Psyché !









TONY FAIVRE

HEURE DE NUIT

I

Te souvient-il, Daphné, que tu m'aimas jadis,
Derrière l'horizon de ces âges maudits ?
Sous les arbres profonds et le ciel de la Grèce,
Te souvient-il, Daphné, que tu fus ma maîtresse ?

Tes beaux pieds nus foulaient mon cœur et les raisins;
Mon rêve s'abritait à l'ombre de tes seins,
Et, sur mon flanc meurtri d'une ardente brûlure,
Tu laissais ruisseler ta rouge chevelure.

J'ai senti, dans tes bras, mon souffle se glacer;
Je suis mort de t'aimer et revis d'y penser,
Fille amère par qui mon âme au temps ravie
A connu la douleur bien avant cette vie,

II

Oh le vain paradis où n'est pas ton image,
Femme dont la beauté seule est un Paradis,
Blanche étoile qui luis, souriante aux maudits,
Au ciel noir du berger comme au ciel d'or du mage !

Toi qui portes l'ivresse auguste sur nos pas,
Qui mets, dans un baiser, l'infini sur nos lèvres,
Apportes des fraîcheurs divines à nos fièvres,
Maudit soit le séjour où tu ne serais pas !

Qu'importe, à qui ta voix divine fit cortège,
La harpe de l'Archange et du Seraphin bleu !
Que fait, à qui baisa tes pieds blancs et frileux,
L'inutile blancheur des lis et de la neige ?

Ah ! garde tout entière, aux élus de ta foi,
Dans les âges lointains que nul de nous n'envie
Cette beauté sans quoi toute joie est ravie...
— Toi seule étant le Ciel, il n'est de Ciel sans toi !





ASTI

SONGEUSE

I

Il n'est chanson qu'au temps d'Avril,
Quand, sur les lilas en péril,
Le vent frileux palpite et pleure ;
Il n'est chanson qu'au matin clair,
Où, dans la caresse de l'air,
Tinte la jeunesse de l'Heure.

Il n'est amour qu'au temps de Mai.
Quand la rose au cœur parfumé
S'ouvre aux souffles tièdes des grèves ;
Il n'est amour qu'au soir vermeil
Où l'aile rose du soleil
Se referme, au loin, sur nos rêves !

II

Ecartant les voiles moroses
Dont ton front pur est obscurci,
Femme, écoute chanter ainsi
L'immortelle chanson des choses.

Et, s'il te faut plus, en ce jour,
Pour chasser tes soucis, ô Femme,
Ecoute chanter dans ton âme
L'immortelle chanson d'amour :

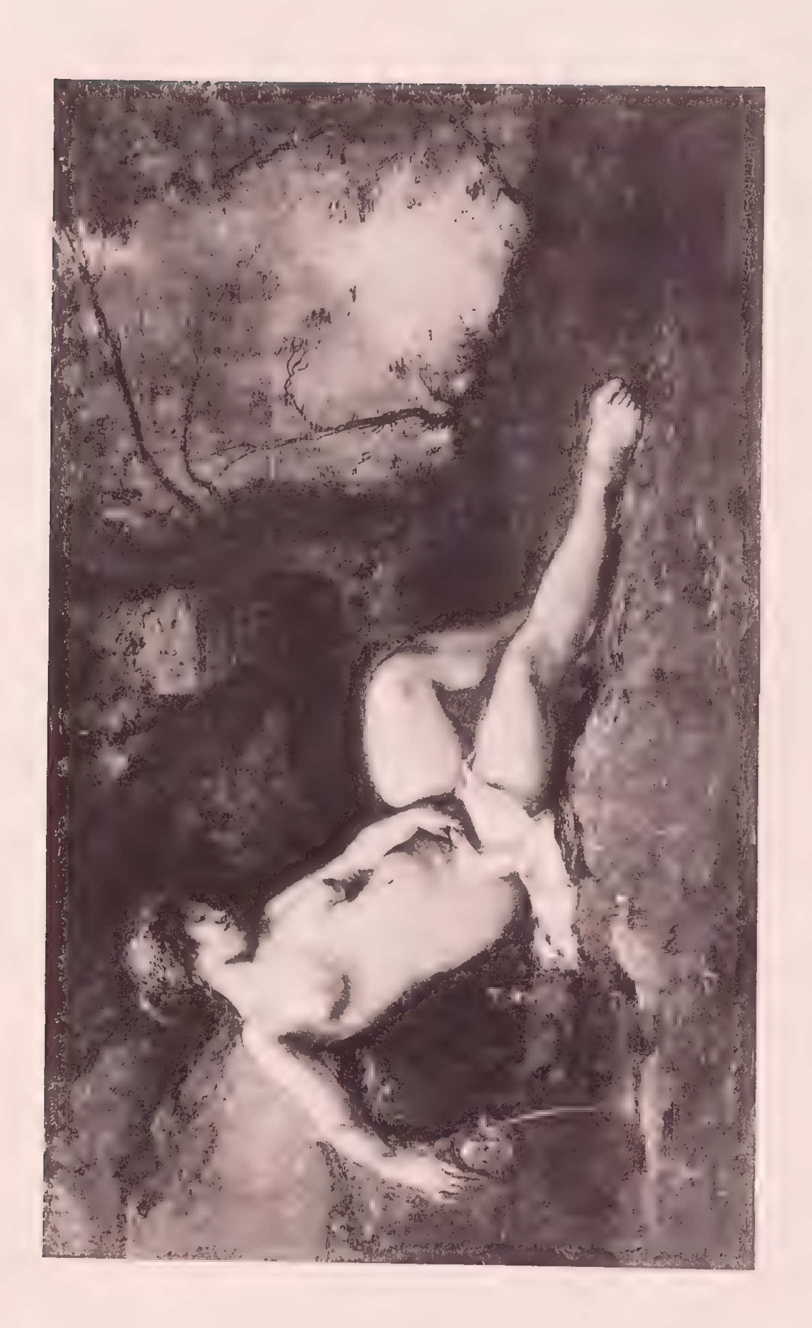
III

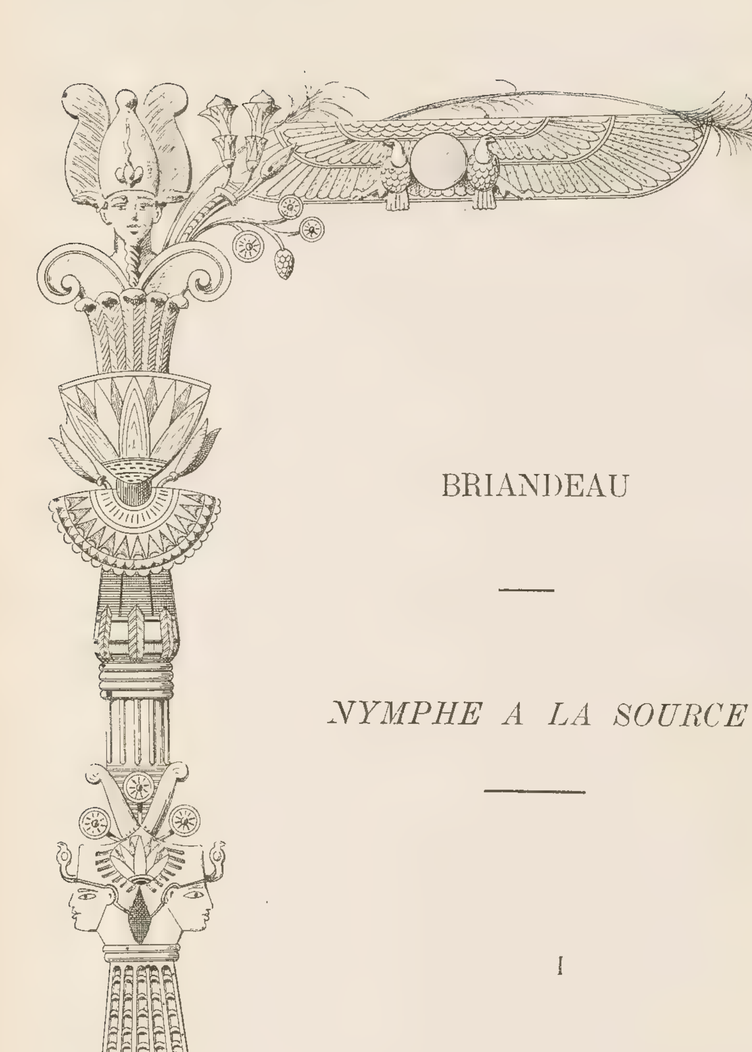
— Veux-tu qu'au beau pays des Rêves,
Nous allions, la main dans la main ?
Plus haut que l'odeur du jasmin,
Plus loin que la plainte des grèves,
Veux-tu du beau pays des Rêves,
Tous les deux chercher le chemin ?

— Vois-tu le beau pays des Rêves
Est trop haut pour les pas humains.
Respirons, à deux, les jasmins,
Et chantons encor sur les grèves !
— Vois-tu, le beau pays des Rêves
L'Amour seul en sait les chemins !









BRIANDEAU

NYMPHE A LA SOURCE

I

Sous l'ombre recueillie et comme solennelle,
Elle songe les pieds pendants dans les roseaux ;
Sous son ventre poli le ciel calme et les eaux
Croisent le clair regard de leur double prunelle ;

C'est l'esprit du printemps qu'un souffle berce en elle
Avec l'âme du fleuve et le chant des oiseaux.
Mais l'automne a filé, dans l'or de ses fuseaux,
Ses cheveux qu'un vent frais effleure de son aile.

La splendeur des espoirs, la gloire des déclins,
Les rêves éperdus dont tous les cœurs sont pleins,
La Femme porte, en soi, l'âme entière du monde !

Torture des amants, sa sereine beauté
Est l'astre suspendu, devant l'humanité,
Entre le double abîme où dort le ciel et l'onde !

II

Sous l'aile blanche du matin,
Toute la terre se recueille ;
Un frisson passe de la feuille
Du chêne à la feuille du thym.

Tandis que pâlit la grande Ourse,
Descend un long frémissement
De l'œil profond du firmament,
A l'œil entr'ouvert de la source.

III

La source va creusant, d'une larme immortelle,
Un nid pour les vautours dans le flanc du granit :
Le souvenir amer au fond du cœur fidèle,
Tel filtrant sans relâche, à la Mort fait son nid.

Et les vents embrasés, dont la source est tarie,
Ne sècheront jamais la blessure du cœur.
— Quelques-uns ne l'ont su, mais aucun ne l'oublie
Cet amour qui nous fit la première douleur.





ROUX-RENARD

PASTORALE ANTIQUE

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme des bois profonds dont le parfum m'enivre
Dans le souffle lointain des âges révolus !
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus

Écouter la chanson tremblante des feuillées,
Vierges du rêve antique à nos voix éveillées,
Sœurs des dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le peintre et le poète à jamais pleureront !

Qui vous ramènera sous la fraîcheur des ombres
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres,
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant
Son torse de lumière aux gouffres du couchant ?

L'azur qu'a déchiré le feu de sa charrue
Se recueille, sentant sa profondeur accrue
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,
Aux floraisons de lis des constellations,

C'est l'heure ténébreuse et l'heure taciturne
Où, du rivage d'or, monte le vent nocturne,
Où l'homme d'à présent, sans dieux pour l'en guérir,
Souffre l'ennui de vivre et la peur de mourir.

— Pour chasser de nos fronts la terreur de la lutte,
Revenez, revenez, ô joueuses de flûte,
Ramenant sur vos pas, dans les bois redoutés,
La chaste vision de vos corps enchantés,

De vos cheveux profonds secouez la lumière
Qu'en un baiser de feu mit l'aurore première,
Et laissez lentement nos cœurs se consumer
Du mal d'avoir vécu trop tard pour vous aimer!









SURAND

POÉSIE

Aux Étoiles montrant le soir,
La première, Vespès s'allume
Au bord de l'horizon qui fume
Comme l'or clair d'un encensoir.

Dans le ciel et sur les eaux calmes
L'ombre étend sa sérénité ;
Sur la rive un flot argenté
Vient pousser ses dernières palmes,

Les grands arbres où les oiseaux
Tentent un dernier babillage,
Bercent, au vent de leur feuillage,
Le balancement des roseaux

C'est l'heure douce et taciturne
Où de mystérieuses mains
Épanchent, dans le ciel nocturne,
Le flot des rêves surhumains ;

L'heure où, les yeux cessant de lire,
Sous le vol des astres en chœur,
Les sons d'une invisible lyre
S'éveillent au profond des cœurs ;

C'est l'heure divine et sacrée
Où, fuyant les mortels combats,
La Muse, de grands lis parée,
Vient aux hommes parler tout bas.

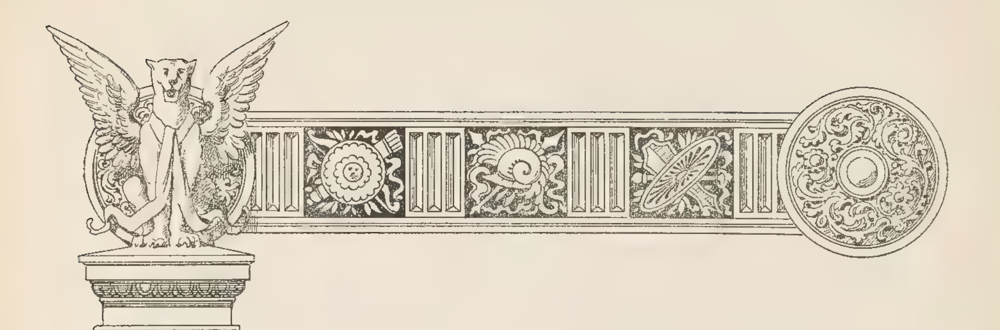
Pasteurs, à côté des bergères
Effeuillant les blancs anthémis,
Assis dans les mousses légères,
Au pied des grands arbres amis,

Tandis que la Lune s'élance
Sur son calme chemin d'azur,
Écoutez, dans le grand silence,
Ce que dit la Muse au front pur.

— Et Toi qui, sous l'ombre des saules,
Viens me parler si doucement,
O Muse, laisse, à tes épaules,
Tomber ton dernier vêtement,

Car, seule entre toutes choisie
Pour donner l'immortalité,
Femme, en ta chaste nudité,
C'est Toi la sainte Poésie!





RAPHAEL COLLIN

BIBLIS

Dans la profondeur des frondaisons vertes
Tamisant le jour qui flambe au dehors,
Fleur parmi les fleurs aux zephirs ouvertes,
S'étend la blancheur de son noble corps.

Fleurs parmi les fleurs et fraîches comme elles,
Comme elles montrant leur vivant velours,
En se rapprochant ses cuisses jumelles
Semblent deux ruisseaux qui mêlent leurs cours,

Son beau bras qui vient mourir sur sa hanche
Semble d'une étreinte immense lassé,
Et s'épanouit son épaule blanche
Comme un double lis du vent carressé.

L'ambre de sa nuque a, sous la feuillée,
Des tons transparents qui vibrent dans l'air
Et sa chevelure, au vent déployée,
Court comme un ruisseau sur le gazon clair.

Et sans doute, las d'une longue course,
Fluide et charmant dans son nonchaloir.
Tout son corps lui-même a l'air d'une source
Epanchant son onde au calme miroir.

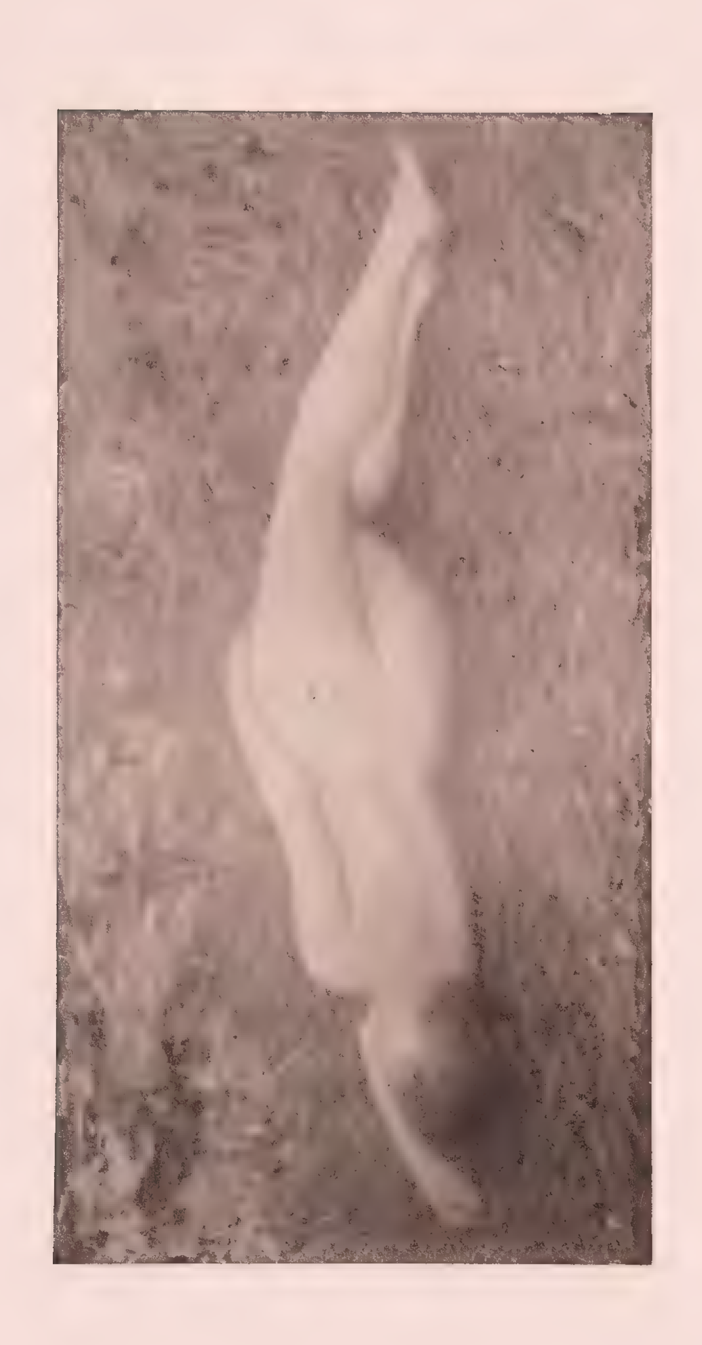
Sa gorge, aux reflets blancs de tourterelle,
Haletant, à peine, en l'air plein de chants,
Son souffle léger a le rythme frêle.
D'une eau qui serpente à travers les champs.

— Dans ce calme abri dont l'ombre te berce,
Sous ces verts rameaux qu'un rien fait frémir,
Ton rêve sans doute aussi se disperse
Aux mille courants de ton souvenir;

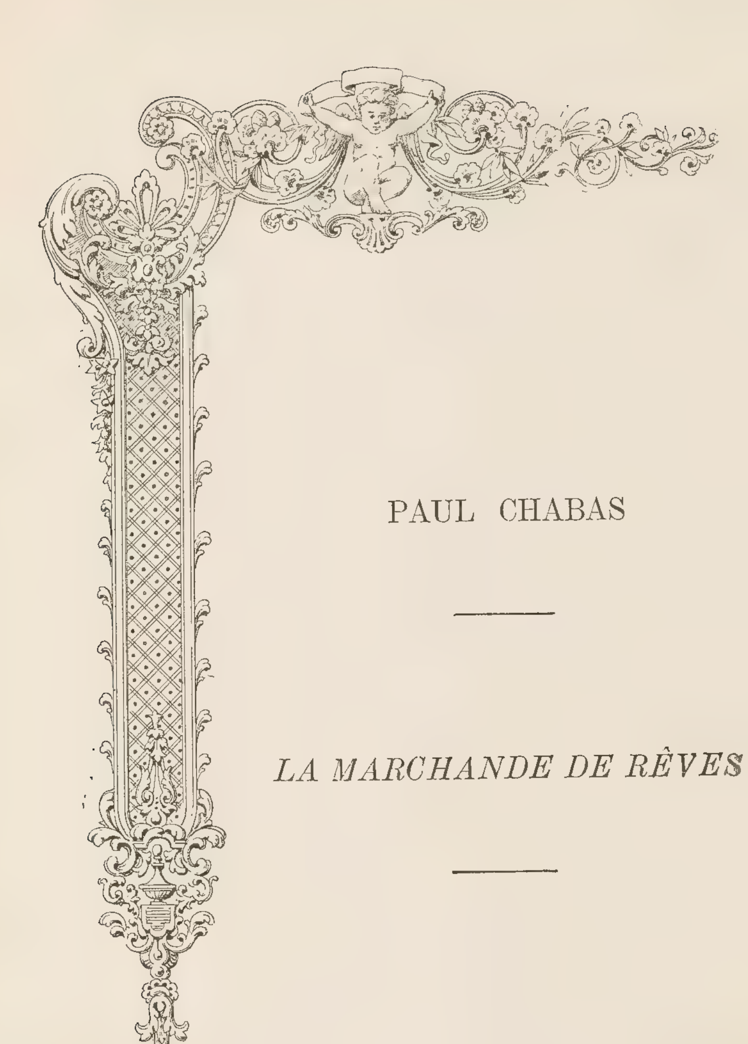
Et, si quelque amour fit ton âme veuve,
Montant de ton cœur comme un flot amer,
Peut être il s'en va grossir le grand fleuve
Qui porte, sans fin, nos pleurs à la mer,

Toi que, sous l'abri des frondaisons vertes
Tamisant le jour qui flambe au dehors,
Fleur parmi les fleurs aux zephirs ouvertes,
Étends la blancheur de ton noble corps!









PAUL CHABAS

LA MARCHANDE DE RÊVES

— Pour faire mes heures plus brèves,
Plus court le temps qui m'est compté,
Tourne tes yeux de mon côté,
O belle marchande de Rêves !

Chasse, de mon front, les ennuis,
Le deuil du soleil et des roses,
Et la lenteur des jours moroses
Et la solitude des nuits !

Que tes esclaves, d'un coup d'aile,
En fassent envoler aussi
L'inutile et trop long souci
Que me laisse au cœur l'infidèle !

Fais briller dans un ciel de feu,
Le casque d'or de ta chimère,
Toi qui berces l'enfant sans mère,
Et consoles l'homme sans Dieu !

— Pour faire mes heures plus brèves,
Plus court le temps qui m'est compté,
Tourne tes yeux de mon côté,
O belle marchande de Rêves !

Les rêves qu'il me faut, sais-tu,
Sont bleus, roses, couleur de flamme,
Et tout bas s'ils parlent à l'âme,
C'est d'amour et non de vertu.

Montrant des formes charmeresses
A travers leur vol irrisé,
Ils ont pour haleine, un baiser,
Ils ont pour ailes des caresses.

Dans mon cœur, toujours mal fermé,
Glissant leur grâce languissante,
Ils sont faits à l'image absente
De celle qu'autrefois j'aimai !

— Pour faire mes heures plus brèves,
Plus court le temps qui m'est compté,
Tourne tes yeux de mon côté,
O belle marchande de rêves.





ZWILLER

RÉFLEXION

Toi qui, sur ton livre penchée,
Foules un oreiller de fleurs,
Parmi l'herbe aux mille couleurs
De ta chair superbe jonchée,

Sous le regard calme des cieux,
Dans les grands bois dont l'air enivre,
Femme, que lis-tu dans ton livre
Que le ciel ne te dise mieux ?

Va ! la Nature cache, en elle,
Tous les secrets qu'il faut savoir ;
Et tout peut s'apprendre à la voir :
Car elle est la Bible éternelle.

Elle est le poème divin
Dont chaque page est un poème,
Où l'on se retrouve soi-même
Et qu'on n'ouvre jamais en vain ;

Dont chaque vers sonne dans l'âme,
Musical et retentissant,
Et, dans la mémoire, en passant,
Laisse comme un sillon de flamme.

Écoute les chanteurs sacrés
Que les chênes ont à leurs cîmes :
Écoute les sanglots sublimes
Qui montent des flots déchirés.

Écoute, en ton cœur solitaire,
Sous le rayonnement du jour,
L'innombrable voix de la Terre
Redire sa chanson d'amour.

Et note, au passage, la plainte
Qu'exhale, en frôlant les roseaux,
La source promenant ses eaux
Par les près fleuris d'hyacinthe.

Relève ton front radieux,
Bois longuement l'air qui fait vivre,
O Femme, et referme ton livre
Pour écouter parler les Dieux !









QUINSAC

LES MODELEURS

Dans le jour blanc de l'atelier
Qu'un grand plafond de vitre éclaire,
Gais travailleurs dont le salaire
N'est plus celui d'un ouvrier,

Ayant, pour se donner courage,
Aux lèvres de belles chansons,
Les modeleurs sont à l'ouvrage
Tout blancs comme sont les maçons,

Où bien les patissiers encore
Au fond des boutiques. Leurs mains
D'un travail délicat décore
Tout ce qui charmera demain.

Figeant leur matière fragile
Et l'enroulant en mille tours,
Ils font revivre dans l'argile
La grâce auguste des contours.

Du grand bouclier dont Homère
A fait immortel l'ornement,
Ils ressuscitent la chimère,
Sous nos regards, à tout moment.

— Mais, de leur art, toujours fidèle
A la sainte réalité,
Certes le plus noble modèle
Est la Femme en sa nudité.

Pitié pour la chair blanche et rose,
Et tremblante de pamoison
Que tout à l'heure, pour la pose,
Le plâtre va mettre en prison ;

Pour les beaux seins de neige tendre,
Pour le torse opulent et beau
Où son linceuil lourd va s'étendre,
Buvant les moiteurs de la peau !

Pitié pour le duvet des cygnes,
Pour le doux pollen de la chair,
Estompant la douceur des lignes
Et de tout ce qui nous est cher !

— Souffre pourtant, Femme héroïque,
Pour vivre en la postérité,
Et pour que tout nous soit relique
Dans ce qui faisait ta beauté !



GAILLAC

FANTAISIE

Gourmande comme une chatte,
Elle hume lentement,
Le lait pur qui, de la jatte
S'épanche, encore écumant.

Sa petite langue rose
Qui, dans le lait, fait des plis
Semble un pétale de rose
Tombé dans le cœur d'un lis.

Assise avec nonchalance,
Elle déploye, au grand jour,
Son torse nu qui s'élance
Des hanches au gras contour,

Et sans cacher sous les saules,
Son bien, comme Galathé,
L'ivoire de ses épaules
Étincelant de santé.

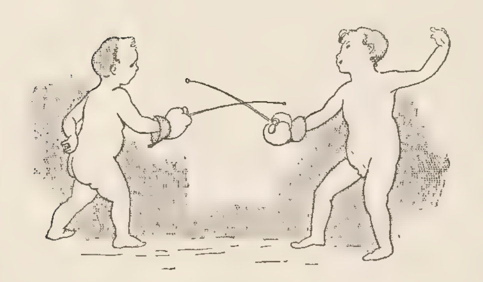
Sous son bras blanc que soulève
Le genou — tel un coussin —
Droit comme le fer d'un glaive
Émerge son ferme sein.

Ses beaux pieds, ourlés de rose,
Sous ses jambes sont croisés ;
Tout, dans son aimable pose,
Semble appeler les baisers.

Tout chante le beau poème
De ce Printemps radieux ;
Tout dit la grâce suprême
Qui jadis tentait les Dieux,

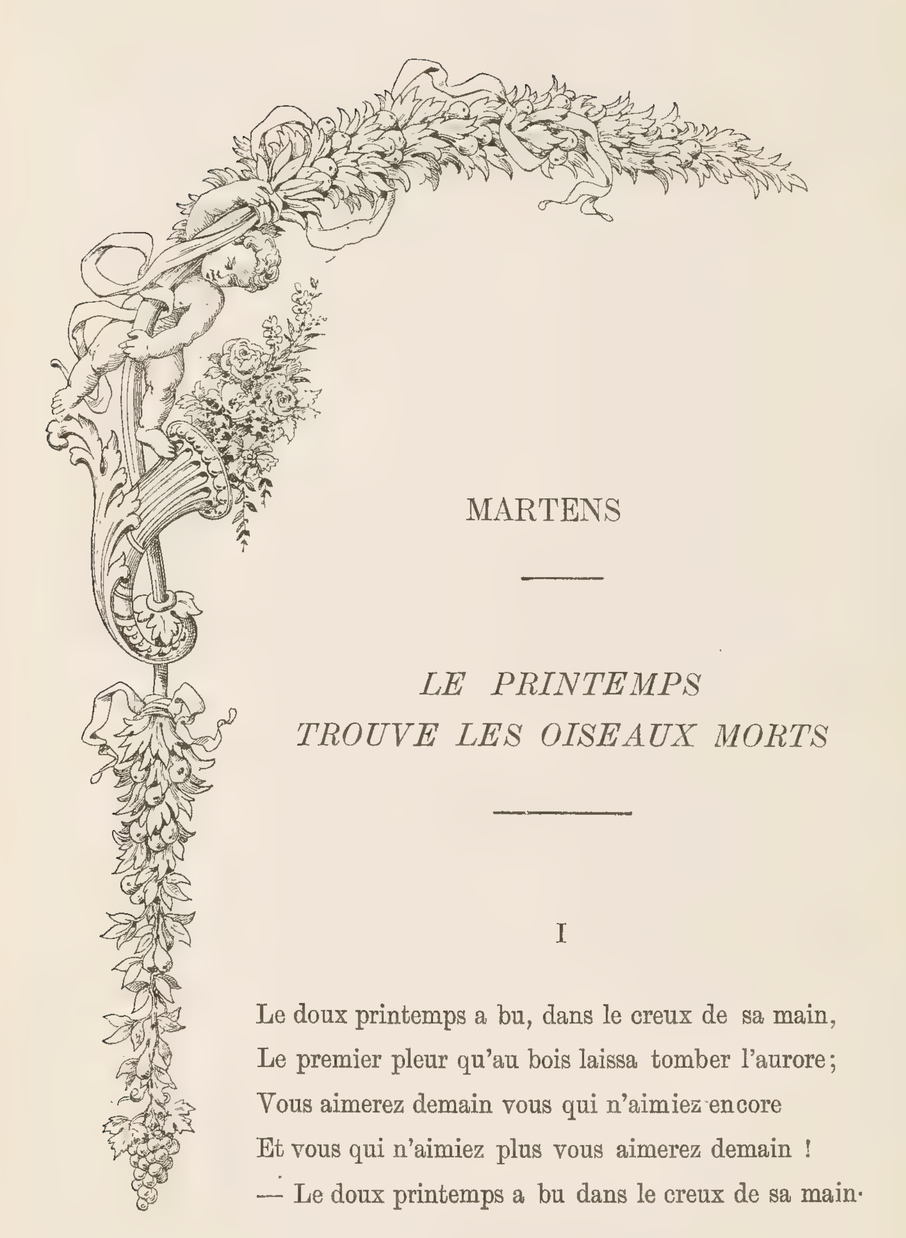
Quand, de tous, le plus farouche
Quittait l'Olympe étonné
Pour s'en aller dans la couche
D'Alcmène ou de Danaé.

O jeunesse de la Femme !
O souvenir de Vénus !
Heureux qui verse son âme
Tout entière à tes pieds nus !









MARTENS

LE PRINTEMPS TROUVE LES OISEAUX MORTS

I

Le doux printemps a bu, dans le creux de sa main,
Le premier pleur qu'au bois laissa tomber l'aurore;
Vous aimerez demain vous qui n'aimiez encore
Et vous qui n'aimiez plus vous aimerez demain !
— Le doux printemps a bu dans le creux de sa main·

Le printemps a cueilli dans l'air les fils de soie,
Pour lier sa chaussure à courir par les bois.
Vous aimerez demain, pour la première fois,
Vous qui ne saviez pas cette immortelle joie!
— Le printemps a cueilli dans l'air les fils de soie.

II

Mon Ame c'est le temps d'avril,
Aux aubes de brumes voilées :
Allons-nous en sous les allées
Qu'argente encore le grésil.

Ensemble il sera doux de suivre,
Mêlant nos cœurs, mêlant nos mains,
Les sentiers bordés de jasmins
Où tremble une perle de givre.

Le long de nos pas ingénus,
Regardons bien sur notre route;
Car nous y trouverons, sans doute,
De pauvres nids trop tôt venus;

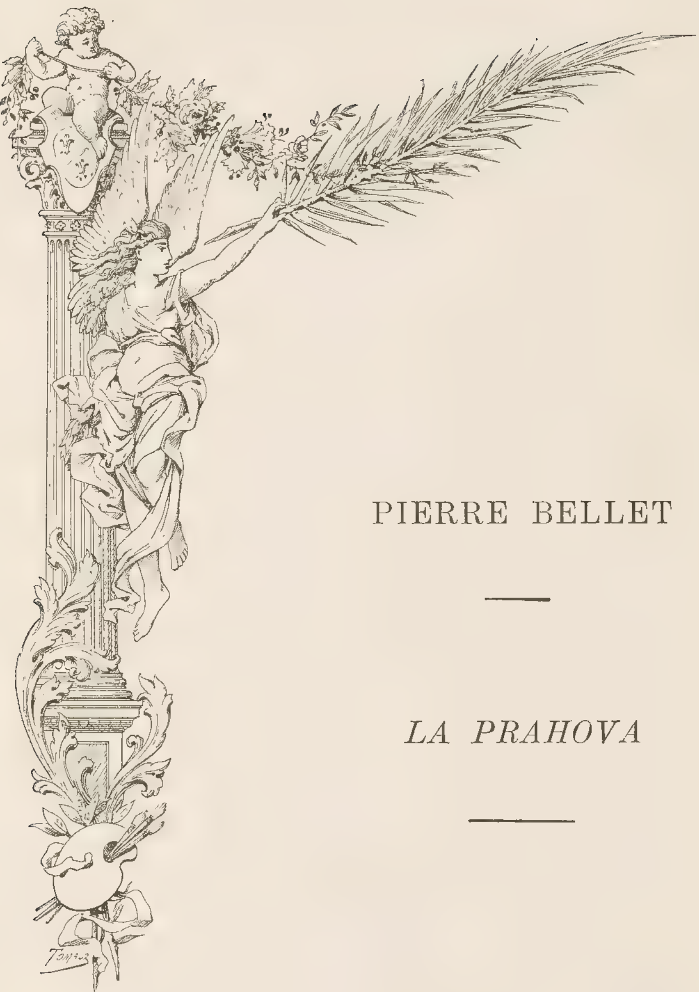
Nids dont la fureur de l'averse
A jonché le sable roulant
Et, de la branche qui les berce,
Précipité le poids tremblant;

Pauvres nids aux destins moroses,
Brisés sous l'hivernal affront,
Que ni la tièdeur des œufs roses
Ni l'âme des chants n'empliront ;

Pauvres nids, vides de leur rêve,
Et que, le long de son chemin,
La pitié du Printemps relève,
Pour faire les nids de demain.

Ah ! prions, ma rose vermeille,
Dieu qui nous compte chaque jour,
Qu'il ne fasse jamais pareille
Notre âme à ces nids sans amour !





PIERRE BELLET

LA PRAHOVA

Au bord du fleuve à l'eau courante
Ayant un bois pour horizon,
Sur un lit de menu gazon,
De fleurs et de mousse odorante ;

Durant que l'haleine de feu
Des étés sonne sa fanfare,
Et qu'un vol d'oiseaux blancs s'effare
Dans un coin ouvert du ciel bleu,

Sous les lumières tamisées
Par les feuillages caressants,
Des femmes tordent, en tous sens,
Leurs formes chastement posées :

Baigneuses au corps jeune et pur,
Loin de toute coupable atteinte,
Et que l'âme des reflets teinte
De tons d'émeraude et d'azur.

Celle-ci de superbe allure,
Droite en sa robuste fierté
Déroule, sur sa nudité,
Le manteau de sa chevelure.

Celle-là — torse jeune et blanc,
Dort en déployant ses épaules
Où les larmes d'argent des saules
Ont laissé leur éclat tremblant.

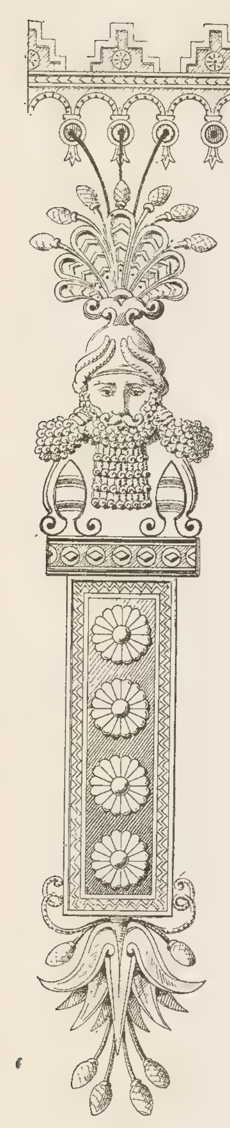
Cette autre, assise, écoute, seule,
La conteuse qui, près des eaux,
Redit, en tournant ses fuseaux,
Quelque vieille chanson d'aïeule.

Et la grande sérénité
Du soir fait, en splendeur, pareilles,
Ces deux éternelles merveilles :
Les grands bois et la Nudité.






A. Chatron



CHANTRON

IDYLLE

I

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair.
— L'aube, sur les coteaux, traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchottent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
— L'aube sur la forêt pose son pied sonore.

II

C'est la saison douce des nids
Et des roses, à peine ouvertes,
Qu'à l'ombre des tonnelles vertes,
Aux Chloé offrent les Daphnis;

La saison idyllique et tendre
Où le vol des baisers peureux
L'une vers l'autre, fait se tendre
Les bouches de ces bienheureux ;

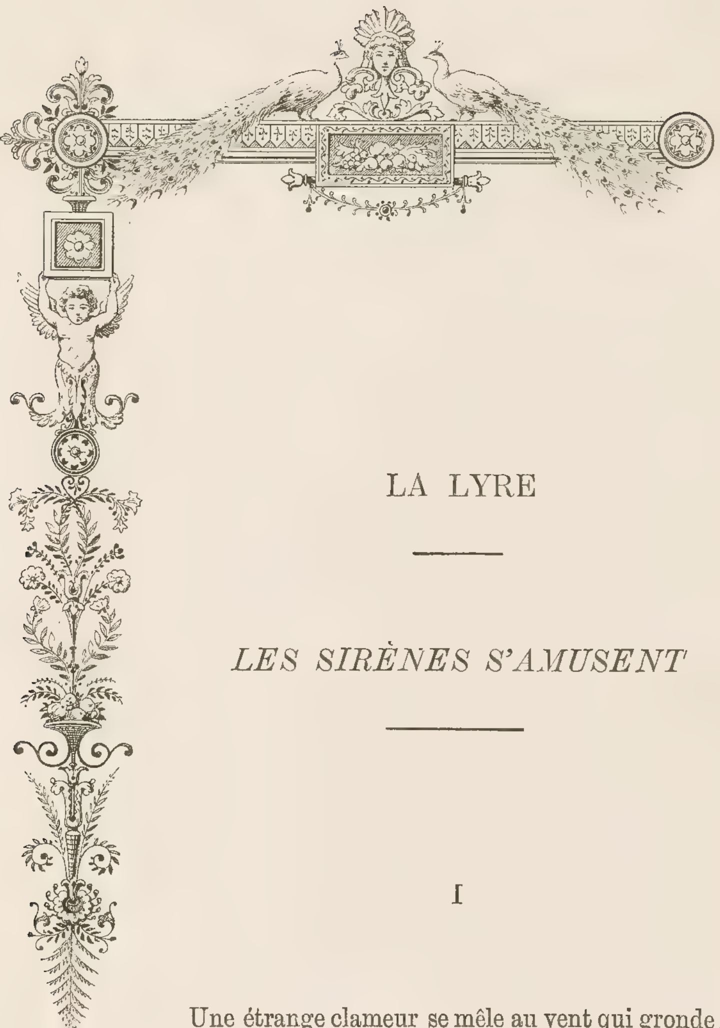
Où l'universelle caresse,
Eparse sous le firmament,
Leur enseigne déjà l'ivresse
De s'adorer éperdûment ;

De mêler, à l'âme des choses
Aux frissons du firmament bleu,
Au souffle caressant des roses,
Un peu de leurs âmes en feu !

Tout, maintenant, dans l'étendue
Ayant leur cœur pour horizon,
Que leur fait la plainte éperdue
Des oiselets dans leur prison !

Joie, égoïste et solitaire,
Où nulle pitié ne prévaut !
Leurs jeunes cœurs chantent plus haut.
Que tous les sanglots de la terre !





LA LYRE

LES SIRÈNES S'AMUSENT

I

Une étrange clameur se mêle au vent qui gronde;
Un rire de la vague a troué les sanglots,
Et l'écume, en brisant ses flèches aux îlots,
Y porte un chant joyeux pris à la mer profonde.

Dans l'échevèlement de leur crinière blonde
Que tache par endroits le sang des matelots,
Les vierges aux seins durs, amoureuses des flots,
Enlacent sous les eaux leur danse vagabonde.

Elles sont la Beauté, les vierges aux seins nus,
Les sœurs, par leur berceau, de l'antique Vénus,
Et, comme Elle, des cœurs perfides souveraines.

O vous, vers qui leurs chants éperdus sont montés,
Marins, au gouvernail ! Fuyez et redoutez
Les filles de la mer, les cruelles Sirènes !

II

Dans leur cœur sans merci les filles de la mer
Ont gardé les fureurs d'Ariane blessée.
En elles vit encore l'amante délaissée
Et qui venge, sur nous, un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer
Par qui d'un trait lointain la poitrine est percée,
Et comme deux miroirs où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule, ainsi qu'au soleil quand étincelle l'onde,
L'or des astres tombés et des rêves perdus;

Pourquoi leur bouche fine a ce cruel sourire,
Et leur poitrine, où plus rien d'humain ne respire
Ne tend qu'un fruit pervers à nos bras éperdus !

III

Les filles de la mer gardent, dans leurs cheveux,
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux, qui vit encore en elles,
Court de leurs reins profonds jusqu'à leur cou nerveux.

On voit luire et passer, dans leurs vertes prunelles,
Les perfides clartés du flot aventureux;
L'abîme les emplit et veille, dans leur creux,
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame en fuyant a fait leur regard clair :
L'âcre saveur du sel imprègne encore leur chair,
Et leur bouche sourit, comme la fleur marine

Qu'emporte l'Océan sous le soleil vainqueur.
Les vagues ont rythmé le vent à leur poitrine,
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur.









WERTHEIMER

LE TRIOMPHE DE LA SIRÈNE

Toi qui, sur l'aile de l'orage,
Des gouffres profonds de la mer,
Accours à l'appel du naufrage,
Sirène au cœur toujours amer;

O Toi dont la blancheur se penche
Sur ta proie, au déclin des jours,
Des alcyons compagne blanche,
Sœur marine des grands vautours.

Avant d'entraîner à l'abîme
Le corps blessé du matelo,
Ecoute, dans le bruit du flot,
Le chant d'amour de ta victime :

— « Ce fut un rêve bien étrange ;
Lorsque ta bouche à moi venait,
Dans tout mon être frissonnait
L'effroi de la bête qu'on mange.

« C'était horrible et ravissant
De te servir ainsi de proie ;
Ma douleur égalait ma joie
A te repaître de mon sang.

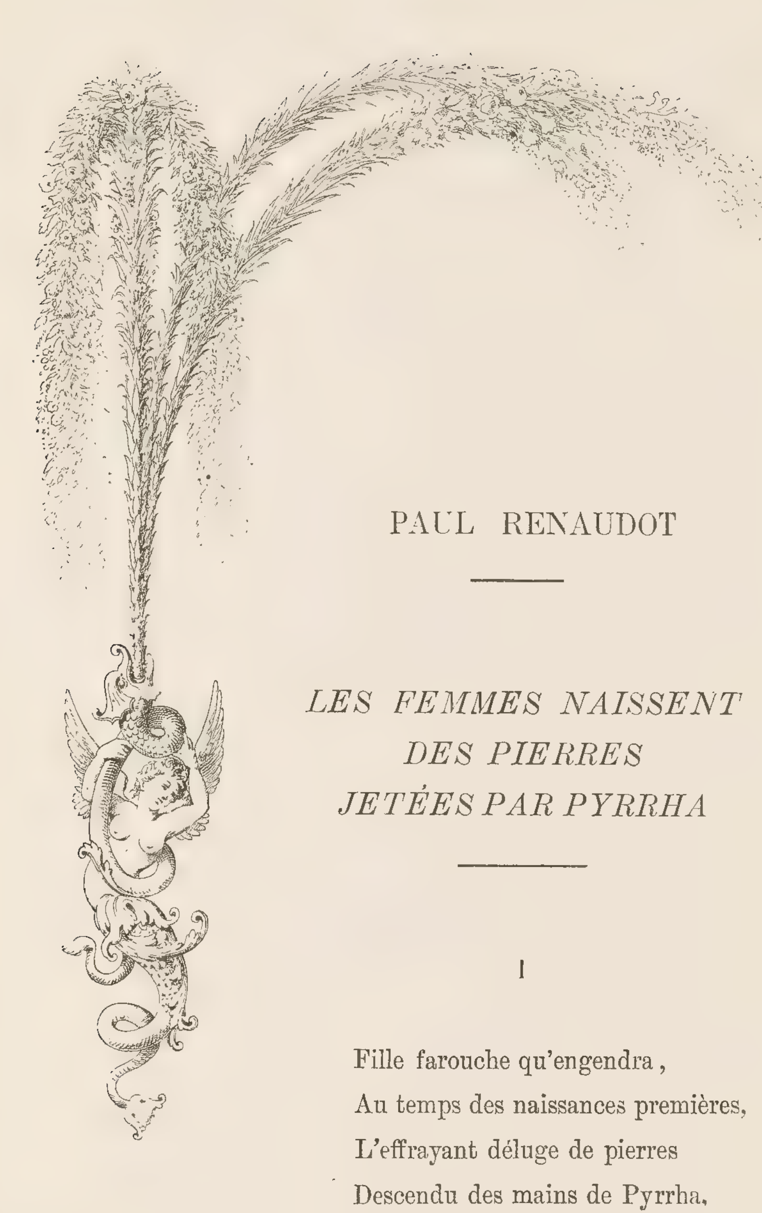
« Et lorsque ta lèvre brûlante
S'ouvrait, ta langue, entre tes dents,
Semblait, à mes regards ardents,
Un peu de ma chair pantelante.

« Comme un râle désespéré
De bête fauve qu'on égorge,
Entre tes bras divins serré,
Des baisers montent à ma gorge.

« Mes lèvres ne suffisent plus
A te les jeter sur les lèvres ;
Ils m'étouffent ! — C'est comme un flux
De sanglots, de cris et de fièvre,

« Qui monte de mon cœur blessé
Et vient se briser sur ma bouche,
Quand, par tes bras nus enlacé,
Chair à chair ton beau corps me touche ! »





PAUL RENAUDOT

LES FEMMES NAISSENT DES PIERRES JETÉES PAR PYRRHA

I

Fille farouche qu'engendra,
Au temps des naissances premières,
L'effrayant déluge de pierres
Descendu des mains de Pyrrha,

Héritière du don fatal
Que nous a valu cette aurore,
Qui, sous ton sein, portes encore
L'âpreté du rocher natal,

Plus impérissable et plus pur,
Sous la ferveur de notre hommage,
S'ennoblissant à ton image,
Le granit devint marbre pur;

Et, de l'immortelle Beauté,
En toi consacrant l'harmonie,
Passa, sur ta grâce infinie,
Un souffle d'Immortalité.

Et c'est pourquoi penchant nos fronts,
Souvent un pleur sous la paupière,
A tes pieds nus, Femme de pierre,
Nous sanglotons et nous mourons !

II

Sur tes seins triomphants s'est embarqué mon rêve,
Comme sur une mer dont la vague, en ses plis,
Roule, amoureusement, une moisson de lis
Effeuillant leur blancheur au toucher de la grève.

A tes seins orgueilleux dont l'armure s'élève
En deux globes jumeaux, lumineux et polis,
Sentant renaître en soi les désirs abolis,
Mon cœur pend comme aux fers aigus d'un double glaive ;

A tes seins tout baignés d'une chaude saveur,
J'ai senti du baiser renaître la ferveur
Et ma lèvre a goûté les anciennes délices.

Sur tes seins je voudrais me pencher et mourir
Et, m'épuisant moi-même à les vouloir tarir,
Laisser mon dernier souffle au bord de leurs calices !









LAVALLEY

LES NOCES DE FLORE

I

C'est le temps où le cœur des pivoines sanglantes
Se dégonfle de pourpre et rougit les gazons,
Où, dans l'air plus léger, l'âme des floraisons,
Comme un vol de parfums, ouvre ses ailes lentes ;

Le temps où les grands lis altérés de soleil,
Recueillent, éperdus en de vagues délices,
Un peu de cendre d'or au fond de leurs calices,
Comme un feu brille au fond de l'encensoir vermeil ;

Le temps où, rappelant les ivresses perdues
Quand nous tombons du ciel où l'amour nous a mis,
La constellation blanche des anthémys
Apparaît comme un chœur d'étoiles descendues.

C'est le temps où tout dit d'aimer dans la clarté
Du monde épanoui comme un jardin de roses,
Où tout dit d'oublier le flot des jours moroses
Dans le frisson divin de la brise emporté.

II

Voici que les Nymphes en chœur,
De fleurs champêtres couronnées,
S'acheminent d'un pas vainqueur,
Comme pour les Panathénées.

Et les Faunes et les Sylvains,
Sortis des épaisses feuillées,
Agitent les thyrses divins
Par les forêts ensoleillées.

Dans les grands prés, au bord des eaux,
Sous les monts qu'un souffle caresse,
Au cœur des lis et des roseaux,
Chante l'universelle ivresse.

Hymen ! hymen ! chantent les lis.
Hymen ! hymen ! chantent les roses.
L'encens des cultes abolis
Fume au flanc rajeuni des choses.

Couronné de feuillages verts,
Le bon vieux Pan sourit encore
Et tout fête dans l'univers
Les noces divines de Flore.









DELACROIX

FUYANT LA VAGUE

Depuis qu'Aphrodite la blonde
Jaillit des bras du flot amer,
Mieux qu'à nous fidèles à l'onde,
Les femmes ont aimé la mer.

Et la mer a gardé pour elles
Le tendre regard d'un amant;
Elle vient baiser leurs pieds frêles
Avec un doux gémissement.

L'écume de ses flots plus calmes,
Que l'orage ne gonfle pas,
Vient poser l'argent de ses palmes
Sur le doux chemin de leurs pas.

L'âme de la Mer est pareille
Aux lyres qu'effleure le vent,
Elle murmure à leur oreille
Un chant douloureux et vivant.

Souvent j'ai voulu dans un rêve,
Assis au bord du flot moqueur,
Mêler aux chansons de la grève
Les tristes chansons de mon cœur,

Quand je voyais, énamourées
Par les âcres senteurs de l'air,
Passer sur les plages dorées
Les belles filles au teint clair.

Celle-ci dont la rose joue
Se colore dans l'air salin,
Nargue, d'un geste qui se joue,
La vague au reflet opalin ;

Et le baiser léger de l'onde
Vient effleurer, à reculons,
Le clair velours de sa chair blonde
Et la nacre de ses talons.

O femme, à nos désirs farouche
Et que rien ne peut attendrir,
Heureux le flot bleu qui te touche
Et jusqu'à tes pieds vient mourir !





DEULLY

FRANÇOISE DE RIMINI

Heureux amants, vous que rassemble
L'aile farouche de la Mort,
Qu'importe à vos cœurs le remord,
Vous qui vous en allez ensemble !

Le Temps cruel vous a compté
Chichement les heures d'ivresse.
Mais qu'importe à votre tendresse !
— Il vous reste l'Éternité.

Pour vous, comme un souffle qui passe,
Le rêve mortel est fini.
— A qui possède l'Infini,
Qu'importe le temps et l'espace !

Vous connaissez enfin le miel
Des baisers que rien ne délie,
Les serments que nul cœur n'oublie,
Vous connaissez enfin le ciel !

Car l'abîme sombre lui-même
Où vous roulez, heureux amants,
S'emplit pour vous d'enchantements.
— L'Enfer devient Ciel pour qui s'aime !

Il n'est, pour vous, d'affreux séjour,
Ni, pour vous, de destin barbare,
Amants que plus rien ne sépare,
Sublimes damnés de l'Amour !

Vous que plus rien ne désespère,
Rien ne vous désunissant plus,
Que vous fait le sort des élus
Assis à la Droite du Père ?

Sans regretter le Paradis,
N'ayant que votre amour dans l'âme,
Vous affrontez la mer de flamme
Et de souffre, ô nobles maudits !

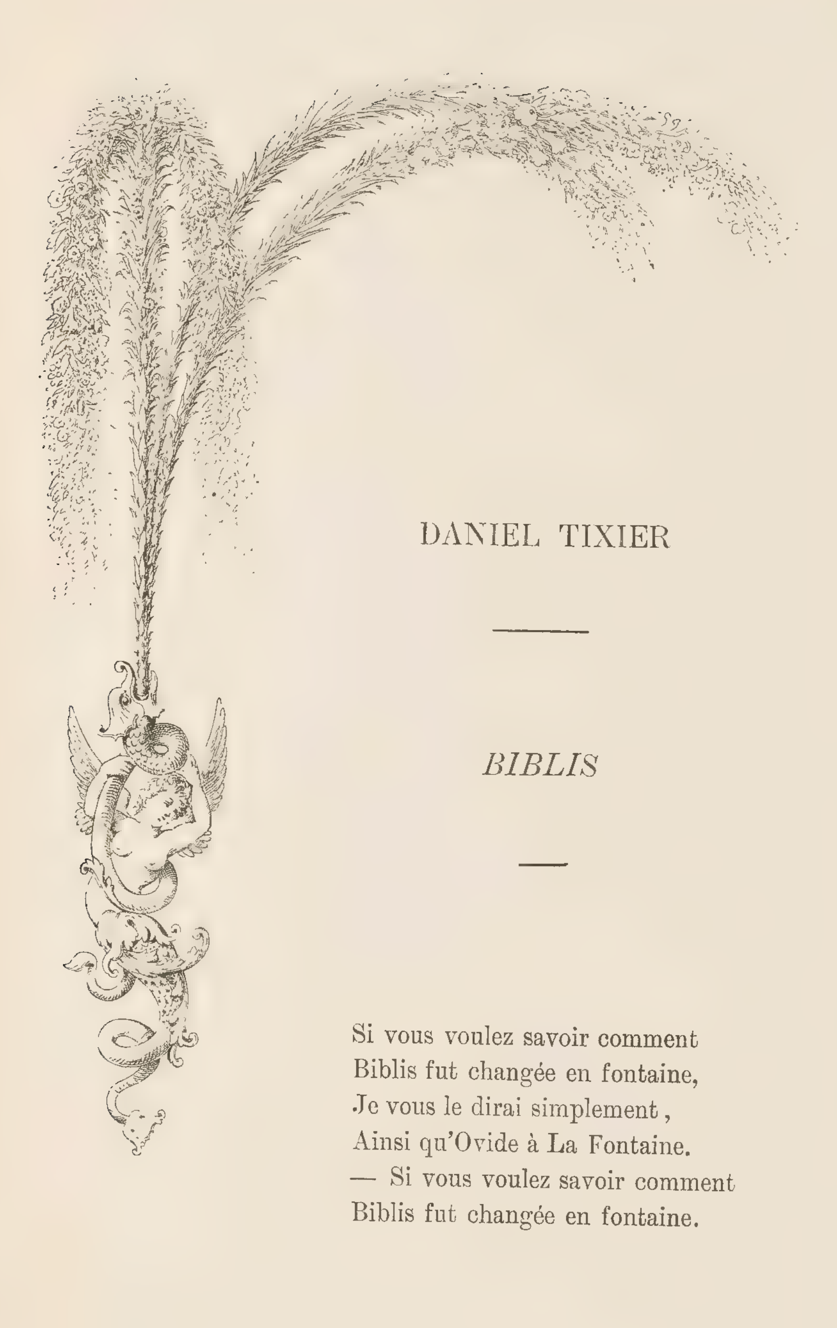
L'hydre qui vous dévore au flanc
N'a, pour tous deux, qu'une morsure
Et c'est par la même blessure
Que s'écoule tout votre sang !

Heureux amants, vous que rassemble
L'aile farouche de la Mort,
Qu'importe à vos cœurs le remord,
Vous qui vous en allez ensemble !









DANIEL TIXIER

BIBLIS

Si vous voulez savoir comment
Biblis fut changée en fontaine,
Je vous le dirai simplement,
Ainsi qu'Ovide à La Fontaine.
— Si vous voulez savoir comment
Biblis fut changée en fontaine.

Brûlant, pour son frère Caunus.
D'une flamme, hélas ! criminelle,
Elle découvrit à Vénus
Le mal qu'elle cachait en elle.
— Brûlant, pour son frère Caunus,
D'une flamme, hélas ! criminelle !

Et Vénus lui dit que la Mort,
Seule, de l'Amour nous délivre,
Mais qu'il vaut mieux aimer et vivre,
Heureux, infâme et sans remord.
— Et Vénus lui dit que la Mort,
Seule, de l'Amour nous délivre.

Biblis donc s'acharna longtemps
Au coupable espoir de son rêve,
Sur les pas de Caunus sans trêve,
Ardente et les seins haletants.
— Et Biblis s'acharna longtemps
Au coupable espoir de son rêve.

Pour sa vertu, fort à propos,
Caunus au sort rendit ses armes,
Et Biblis, pleurant sans repos,
Se fondit dans ses propres larmes.
— Pour sa vertu, fort à propos,
Caunus au sort rendit ses armes.

Si vous voulez savoir comment
Biblis fut changée en fontaine,
Je vous le dirai simplement,
Ainsi qu'Ovide à La Fontaine.
— Si vous voulez savoir comment
Biblis fut changée en fontaine.





SIGNORET

LES CHARMEUSES

I

Au bord de l'eau qui rêve et sous le ciel qui dort,
A l'urne des forêts buvant l'ombre épanchée,
Les Charmeuses en chœur, troupe aux mortels cachée,
Tordent au vent léger leur chevelure d'or.

Car le corps de la femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin :
Le fruit naît pour sa bouche et la fleur pour sa main
Pour elle la mort a d'immortelles caresses.

Les arbres jauniront; le flot silencieux
Sèchera sous le vent; tout ici bas s'efface.
Seules, au seuil des ans, demeurent face à face
La beauté de la femme et la clarté des cieux.

Et c'est pourquoi, fuyant l'ombre opaque, et la source
Qu'un mystère de fleurs scelle aux yeux du soleil,
Les Charmeuses, en chœur, ont arrêté leur course
Sur la tertre où déjà pointe l'astre vermeil.

II

O Toi que la forêt obscure cache en elle
Pour le grand renouveau des plaisirs clandestins,
Fille du bois farouche, ô Charmeuse éternelle,
Qu'embusque la nuit sombre au seuil d'or des matins ;

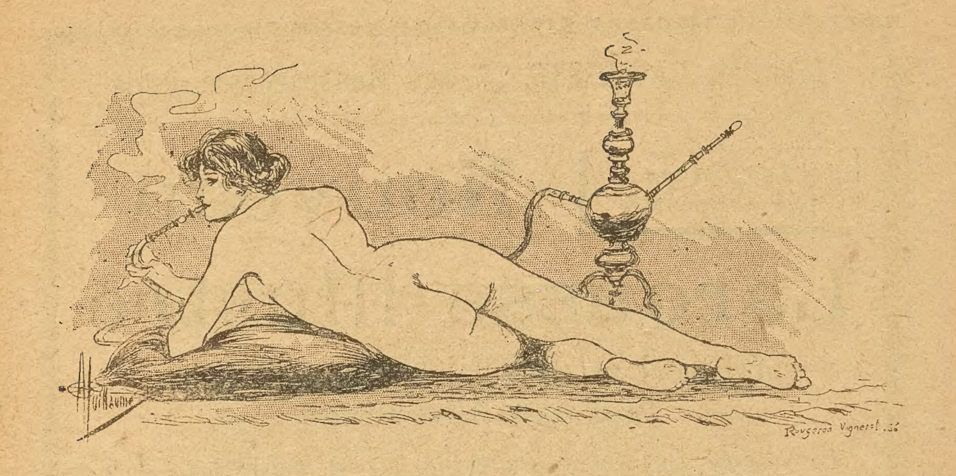
Sœur de Nymphes d'antan et des belles Ménades
Qui, sur les monts de Thrace, au lever du soleil,
D'Orphée interrompant les chastes promenades,
Firent sous leur couteau couler son sang vermeil ;

Cruelle à l'homme, encor plus cruelle au poète,
Faite pour le martyre éternel des élus,
O Charmeuse qui dors dans la forêt muette,
Réveille-toi ! mon cœur ne te redoute plus.

Car les amours ont fait si large sa blessure
Que tu pourras sans peine y boire jusqu'au fond :
Car ma chair sans désirs a soif de ta morsure
Et des déchirements que tes baissrs y font.

Viens, Charmeuse éternelle, hôtesse des bois sombres
Que rajeunit l'aurore à ses flots argentés,
Et par le clair chemin des saintes voluptés
Conduis mon cœur lassé vers le chemin des ombres.





LE NU

ANCIEN ET MODERNE

CHEFS-D'ŒUVRE DU MONDE ENTIER

Cette publication comprendra de 12 à 15 livraisons à 60 centimes, format portefolio, qui paraîtront régulièrement le 1er et le 15 de chaque mois.

Chaque livraison contiendra de 24 à 32 reproductions de tableaux des grands maîtres anciens et modernes choisis avec le plus grand soin dans les musées nationaux ainsi que dans les collections particulières.

LE NU ANCIEN ET MODERNE

mettra sous les yeux du public les chefs-d'œuvre de différentes écoles Française, Italienne, Flamande, Anglaise, Allemande, Orientale, etc.

Cette importante publication aura donc un caractère artistique très élevé et, une fois terminée, elle formera une collection unique du plus grand intérêt.